

JAMES ABBOTT MCNEILL WHISTLER

LE « TEN O'CLOCK »

de M. WHISTLER

Traduit par Stéphane MALLARMÉ

LE « TEN O'CLOCK »

DE M. WHISTLER



Mallarmé, par Whistler

LE « TEN O'CLOCK »

LE « TEN O'CLOCK »



DE M. WHISTLER

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est avec une grande hésitation, et pas mal de crainte, que je parais devant vous, dans le rôle de prédicateur.

Si la timidité a quelque rapport avec la vertu de modestie, et me peut valoir votre faveur, je vous prie, au nom de cette vertu, de m'accorder toute indulgence.

Je plaiderais mon manque d'habitude, s'il n'était d'abord invraisemblable, à en juger par les précédents, qu'on pût s'attendre à rien d'autre qu'à l'effronterie la plus manifeste, en raison de mon sujet — car je ne veux pas vous cacher que je me propose de vous parler sur l'Art.

Oui, l'Art — qui depuis peu est devenu, au moins autant que la discussion ou les écrits aient pu en faire cela, une sorte de lieu commun pour l'heure du thé.

L'Art court la rue ! — un galant de passage lui prend le menton — le maître de maison l'attire à franchir son seuil — on le presse de se joindre à la compagnie, en gage de culture et de raffinement.

Si la familiarité peut engendrer le mépris, l'Art certainement — ou ce qu'on prend couramment pour lui — en est arrivé à son degré le plus bas d'intimité avec tous.

Les gens, on les a harassés de l'Art sous toutes les formes, on les a contraints par tous les moyens de le supporter. On leur a dit, comment ils le doivent aimer, vivre avec. Ils ont vu leurs logis envahis, leurs murs hantés de papier, jusqu'à leurs vêtements pris à partie — au point que, hors de soi enfin, effarés et remplis de ces doutes et des malaises que cause une suggestion sans motif, ils se vengent d'une pareille intrusion et renvoient les faux prophètes qui ont couvert de discrédit le nom même du Beau; eux, de ridicule.

Hélas ! Mesdames et Messieurs, on a diffamé l'Art, qui n'a rien de commun avec de telles pratiques. C'est une divinité d'essence délicate, toute en retrait, elle hait se mettre en avant et ne se propose en aucune manière pour améliorer autrui.

Divinité, au-dedans de soi, égoïstement occupée de sa personne seule, n'ayant aucun désir d'enseigner, cherchant et trouvant le beau dans toutes conditions, et tous les temps, comme le fit son grand prêtre Rembrandt, quand il vit une grandeur pittoresque et une noble dignité dans le quartier des Juifs d'Amsterdam, et ne déplora pas que ses habitants ne fussent pas des Grecs.

Comme firent Tintoret et Paul Véronèse, entre les Vénitiens, qui ne s'arrêtèrent pas à changer les brocarts de soie pour les draperies classiques d'Athènes.

Comme fit à la cour de Philippe, Vélasquez, dont les infantes bouffant de jupes inesthétiques, sont, en tant qu'œuvres d'art, de même qualité que les marbres d'Elgine.

Ces grands hommes n'étaient pas des réformateurs — ni soucieux de porter un perfectionnement à l'état d'autrui ! Pas d'autre préoccupation chez eux que leurs produits, et, pleins de la poésie de leur savoir, ils ne souhaitaient pas de modifier leur milieu — car, forts de la révélation des lois de leur Art, ils virent dans le développement de leur

œuvre cette beauté réelle qui, pour eux, était matière de certitude et de triomphe autant que, pour l'astronome, l'est la vérification d'un résultat prévu selon la lumière qui n'est qu'à lui. Ce faisant, leur monde était complètement séparé d'aucun de ceux de leurs semblables confondant le sentiment et la poésie, et pour qui il n'est pas d'œuvre parfaite que n'explique un avantage à soi conféré.

L'Humanité prend la place de l'Art, et les créations de Dieu s'excusent par l'utile. La Beauté se confond avec la vertu, et, devant une œuvre d'art, on demande : « Quel bien cela fera-t-il ? »

Il suit de là, que la noblesse de l'action, dans cette vie, se lie désespérément au mérite de l'œuvre qui la dépeint ; et qu'ainsi les gens ont acquis une habitude de regarder, comme qui dirait, non une peinture, mais, au travers, quelque fait humain qui doit ou ne doit pas, à un point de vue de société, améliorer leur état mental et moral. Aussi nous en sommes venus à entendre parler d'une peinture qui élève, et du devoir du peintre — de telle peinture qui est pleine de pensée ; et de tel panneau, purement décoratif.

Une croyance favorite, à ceux qui enseignent chère, est que certaines périodes ont été spécialement artistiques et que des peuples, qu'on est prêt à nommer, furent notamment amants de l'Art.

Ainsi l'on nous dit que les Grecs furent, en tant que nation, les adorateurs du beau, et qu'au xv^e siècle l'Art s'imprégna dans la multitude. Que les grands maîtres vivaient sur un pied d'intelligence commune avec leurs patrons — que les Italiens des premiers temps étaient artistes — tous, et que c'est la demande de la chose belle qui la fit se produire.

Que nous, ceux d'aujourd'hui, par un contraste grossier avec cette pureté arcadienne, appelons le laid et trouvons le gauche.

Que, puissions-nous changer d'habitude et de climat, désirions-nous errer en des bosquets — pût la lumière nous rôtir jusqu'à dépouiller notre drap — fussions-nous sur le point de ne pas nous presser, et de voyager sans vitesse, nous aurions besoin tout à coup de la cuiller à la Reine Anne et piquerions nos pois de la fourchette à deux dents. Et voilà, pour les ouailles, des hameaux d'art surgir près Hammersmith, et qu'on méprise le cheval à vapeur.

Inutile ! et sans l'ombre d'espoir, et faux est cet effort !
— bâti avec de la fable et tout cela parce que « un homme sage a proféré une chose vaine et rempli son ventre du vent d'Est ».

Écoutez ! il n'y a jamais eu de période artistique.

Il n'y a jamais eu un peuple amant de l'Art.

Au commencement, l'homme sortait chaque jour — celui-ci pour la bataille, celui-là à la chasse; l'autre encore pour piocher et bêcher aux champs; — à seule fin de gagner, et de vivre, ou de perdre et mourir, jusqu'à ce qu'un se trouva parmi eux, différent d'avec le reste dont les travaux ne l'attiraient pas, et il resta près des tentes, entre les femmes, et traçait d'étranges dessins avec un bois brûlé sur une gourde.

Cet homme, qui ne prenait pas de joie aux occupations de ses frères — qui n'avait souci de la conquête, et se rongea dans le champ — ce dessinateur de bizarres modèles — cet inventeur du beau — qui percevait, dans la nature à l'entour, de curieuses courbes — comme on voit dans le feu des figures — ce rêveur à part, fut le premier artiste.

Et quand, du champ et d'au loin, s'en revinrent les travailleurs, ils prirent la gourde — et ils y burent.

Et voici que vers cet homme en vint un autre — et, avec le temps, d'autres — de pareille nature, choisis par les dieux — et ils travaillèrent ensemble, — et ils façonnèrent bientôt, avec la terre humectée, des formes ressemblantes à la gourde ; et selon un pouvoir de création, patrimoine de l'artiste, voici qu'ils dépassèrent la suggestion paresseuse de la nature, et que naquit le premier vase, beau dans sa proportion.

Et les gens de labeur, peinaient, et eurent soif; et les héros revinrent de fraîches victoires pour se réjouir et festoyer; et tous burent également aux gobelets des artistes, façonnés adroitement, ne prenant pas garde cependant à l'orgueil de l'artisan, et ne comprenant pas la gloire mise en son ouvrage; buvant à la coupe, pas par choix, pas par la conscience qu'elle était belle : parce que, ma foi, il n'y en avait pas d'autre !

Et le temps, en un état supérieur, apporta plus de capacité pour le luxe, et il devint bien que les hommes habitassent dans de grandes maisons, de reposer sur des couches et de manger à des tables ; sur quoi l'artiste, avec ses aides, bâtit des palais et les remplit de meubles, beaux dans leurs proportions et charmants à regarder.

Et le peuple vécut dans les merveilles de l'Art — et mangea et but dans des chefs-d'œuvre — car il n'y avait rien d'autre dans quoi boire et manger, et pas de construction laide pour demeurer ; pas d'article d'usage quotidien, de luxe ou de nécessité qui ne fût point sorti du dessin du maître, et fait par ses ouvriers.

Et le peuple ne s'enquérât pas, et n'avait rien à dire en cette affaire.

Ainsi la Grèce fut dans sa splendeur et suprême régna l'Art — par la force du fait, non par choix — et il n'y avait intrusion de ceux du dehors. Le puissant guerrier ne se serait pas plus aventuré à offrir un projet pour le temple de Pallas Athéné que le poète sacré n'aurait présenté un plan pour la construction de catapultes.

Et l'Amateur était inconnu — et le Dilettante irrêvé!

Et l'histoire alla s'écrivant, et la conquête accompagna la civilisation, et l'Art s'épandit ou plutôt ses produits que portaient aux vaincus les vainqueurs, d'une contrée à l'autre. Et la culture spirituelle avec ses usages couvrit la face de la terre, de façon que tous les peuples continuèrent à se servir de ce que l'artiste tout seul produisait.

Et les siècles se passèrent en ces coutumes, et le monde fut inondé de tout ce qui était beau, jusqu'à ce que se leva une classe nouvelle qui découvrit le bon marché et prévit la fortune dans la fabrication du faux.

Alors jaillirent à l'existence le clinquant, le commun, la camelote.

Le goût du commerçant supplanta la science et l'artiste, et ce qui était né de mille et mille leur retourna, et les charma, car c'était d'après leur propre cœur ; et les grands et les petits, l'homme d'état et l'esclave, prirent pour eux l'abomination offerte et la préférèrent — et ont vécu avec, toujours, depuis lors !

Et l'occupation de l'artiste s'en allait, et le manufacturier et le détaillant prirent sa place.

Et hors des cruches les héros versèrent et burent aux coupes — avec connaissance de cause — notant l'éclat du neuf objet de parade et mettant un orgueil en sa valeur.

Et le peuple — maintenant — eut beaucoup à dire en cette affaire et chacun fut satisfait. Et Birmingham et Manchester se levèrent en leur puissance — et l'Art fut relégué dans la boutique de bric-à-brac.

La nature contient les éléments, en couleur et forme de toute peinture, comme le clavier contient les notes de toute musique.

Mais l'artiste est né pour en sortir, et choisir, et grouper avec science, les éléments, afin que le résultat en soit beau — comme le musicien assemble ses notes et forme des accords — jusqu'à ce qu'il éveille du chaos la glorieuse harmonie.

Dire au peintre qu'il faut prendre la peinture comme elle est, vaut de dire au virtuose qu'il peut s'asseoir sur le piano.

« La nature a toujours raison » est une assertion artistiquement aussi controuvée, que la vérité en est universellement prise pour argent comptant. La nature a très rarement raison, à tel point même, qu'on pourrait presque dire que la nature a habituellement tort : que l'état de chose nécessaire pour grouper une perfection d'harmonie digne d'une peinture est rare; ou, pas commun du tout.

Cela va sembler, même aux plus intelligents, une doctrine presque blasphématoire. Si incorporé avec notre éducation est devenu l'aphorisme en question, que la croyance à sa véracité passe pour faire partie de notre être moral et les mots eux-mêmes ont à notre oreille, un son de religion. Pourtant la nature réussit rarement à produire un tableau.

Le soleil resplendit, le vent souffle d'est, le ciel est vide de nuages, et, au-dehors, tout est de fer. Les vitres du Palais de Cristal s'aperçoivent de tous les points de Londres. Le promeneur du dimanche se réjouit d'une journée glorieuse et le peintre se détourne pour fermer les yeux.

Combien peu l'on perçoit cela, et avec quelle obéissance le quelconque dans la nature s'accepte pour du sublime, on le peut conclure de l'admiration illimitée produite quotidiennement par le plus niais coucher de soleil.

La dignité des montagnes coiffées de neige se perd en trop de netteté, mais la joie du touriste est de reconnaître les voyageurs à leur sommet. Le désir de voir, pour le fait de voir est, quant à la masse, le seul à satisfaire : de là sa jouissance du détail.

Et quand la brume du soir vêt de poésie un bord de rivière, ainsi que d'un voile et que les pauvres constructions se perdent dans le firmament sombre, et que les cheminées hautes se font campaniles, et que les magasins sont, dans la nuit, des palais et que la cité entière est comme suspendue aux cieux — et qu'une contrée féerique gît devant nous — le passant se hâte vers le logis, travailleur et celui qui pense ; le sage et l'homme de plaisir cessent de comprendre comme ils ont cessé de voir, et la nature qui, pour une fois, a chanté juste, chante un chant exquis pour le seul artiste, son fils et son maître — son fils en ce qu'il aime, son maître en cela qu'il la connaît.

A lui son secret se déploie, à lui ses leçons graduellement se sont faites claires. Il regarde sa fleur, non pas dans les verres grossissants afin de recueillir des faits pour la botanique, mais avec la lumière de qui voit, en la vérité choisie de tons brillants et de délicates nuances, des suggestions pour des harmonies futures.

Il ne se borne pas à copier oiseusement, et sans pensée, chaque brin d'herbe, comme l'en avisent des inconséquents ; mais, dans la courbe longue d'une feuille étroite, corrigée par le jet élançé de sa tige, il apprend comment la grâce se marie à la dignité, comment la douceur se rehausse de force, pour que résulte l'élégance.

Avec l'aile couleur citron du papillon pâle, ses fines taches couleur orange, il voit devant lui les pompeux palais d'or clair, non sans leurs fluets piliers safranés ; et il lui est enseigné comment de délicats dessins haut sur les murs se traceront en tons tendres d'orpin et se répéteront à la base par des notes de teinte plus grave.

Il trouve dans ce qui est subtil et gracieux des insinuations pour ses propres combinaisons, et c'est ainsi que la nature demeure sa ressource et est toujours à son service ; à lui, rien de refusé.

A travers son cerveau comme à travers l'alambic, se distille l'essence très pure de cette pensée qui commença aux dieux, et qu'ils lui laissent à effectuer.

Mis par eux à part pour compléter leur ouvrage, il produit cette chose merveilleuse appelée le chef-d'œuvre qui dépasse en perfection tout ce qu'ils ont essayé en ce qu'on appelle nature ; et les dieux regardent faire et s'étonnent et perçoivent combien de tout un monde est plus belle la Vénus de Milo que ne l'était leur Ève à eux.

Voici quelque temps, l'écrivain sans attaches au beau s'est fait intermédiaire en cette chose de l'Art, et son influence élargissant l'abîme entre le public et le peintre a amené le malentendu le plus complet, relativement à l'objet de la peinture.

Pour lui une peinture est plus ou moins l'hiéroglyphe ou le symbole d'une histoire. Dans le peu de termes techniques qu'il trouve l'occasion d'étaler, l'œuvre est par lui considérée absolument d'un point de vue littéraire ; en vérité, de quel autre le peut-il considérer ? Et dans ses critiques, il se comporte avec, comme vis-à-vis d'un roman — d'une histoire — ou d'une anecdote. Il manque entièrement et tout naturellement d'en voir l'excellence — ou le démerite — artistiques, et dégrade ainsi l'Art en y voyant une méthode pour aboutir à un effet littéraire.

L'Art entre ses mains, devient donc un moyen de perpétrer quelque chose au-delà et sa mission se fait secondaire, juste comme un moyen est inférieur au but.

Les pensées qu'il accentua, nobles ou autres, se rattachent inévitablement à l'incident, et deviennent plus ou moins nobles, en raison de l'éloquence ou de la qualité mentale de l'écrivain qui regarde, pendant ce temps, avec dédain, ce qu'il juge de « pure exécution » — quelque chose qui tient — il le croit — à l'entraînement des écoles et reste la récompense d'une assiduité. Si bien que, tandis qu'il poursuit sa traduction de la toile sur le papier, l'œuvre devient la sienne. Il trouve de la poésie là où il en sentirait si lui-même transcrivait l'événement, de l'invention dans les complexités de la mise en scène, une noble philosophie dans quelque détail philanthropique ; le courage, la modestie ou la vertu, à lui suggérés par la circonstance.

Tout ceci pourrait très bien lui être fourni et l'appel fait à son imagination par une très pauvre peinture — vraiment je pourrais dire avec sécurité, que c'est généralement ce qui est.

La poésie du peintre lui-même, cependant, est tout à fait perdue pour cet homme — la surprenante invention qui aura fondu couleur et forme dans une si parfaite harmonie, ce que le résultat a d'exquis, il demeure sans les comprendre — la noblesse de pensée, qu'aura donnée au tout la dignité de l'artiste, ne lui dit absolument rien.

Si bien qu'on publie ses louanges, au nom de vertus que nous rougirions de posséder. — Tandis que les grandes qualités qui distinguent l'œuvre unique du millier, qui font du chef-d'œuvre la chose belle que c'est — on n'en a rien vu du tout.

Qu'il en soit ainsi, nous pouvons nous en assurer, en revoyant de vieilles revues sur les expositions passées et en lisant les flatteries prodiguées à des hommes qui depuis ont été tout à fait oubliés — mais sur les œuvres de qui s'épuisa le langage, en rhapsodies — et qui n'ont rien laissé pour le « National Gallery ».

Un point curieux, quant à son influence sur le jugement de ces messieurs, c'est le vocabulaire accepté de symbolisme poétique, qui leur vient en aide, à force d'usage, quand ils s'occupent de la nature : une montagne pour eux, est synonyme de hauteur — un lac de profondeur — l'océan de vastitude — le soleil de gloire.

Si bien qu'un tableau avec une montagne, un lac ou l'océan — quelle qu'en soit la peinture — est inévitablement « sublime », « vaste », « infini » et « glorieux » — sur le papier.

Il y a aussi ceux, au maintien sombre, et sages de la sagesse des livres, qui fréquentent les musées et se terrent dans les cryptes : colligeant — comparant — compilant — classifiant — contredisant.

Des experts que ceux-ci — pour qui une date est un mérite — l'estampille le succès !

Soigneux dans l'examen, ils le sont, et de jugement consciencieux — établissant, tout bien pesé, des réputations sans importance — découvrant la peinture à la marque qui est derrière, — affirmant le torse d'après la jambe qui manque — remplissant les in-folios de doutes sur la position de ce membre — chicaniers et dictatoriaux en ce qui concerne le lieu de naissance de personnages inférieurs — spéculant, en de nombreux écrits, sur la grande valeur d'ouvrages mauvais.

Commis avérés de la collection, ils mélangent les mémorandums et l'ambition, et, réduisant l'Art à la Statistique, ils « mettent en liasse » le quinzième siècle et rangent par casiers l'antiquité.

Alors le Prédicateur — « breveté » !

Il se tient sur les grandes places — harangue et péroré.

Le sage des universités — le savant en maintes matières, et de large expérience en tout, excepté son sujet. Exhortant — dénonçant — dirigeant. Plein de rage et de sérieux.

Employant tous les pouvoirs de persuasion et les finesses de Style, à prouver — rien !

Ravagé par trop d'enseignement — sans avoir rien dont faire part.

—

De grand effet — et importance, — creux.

Arrogant — inquiet — désespérant.

Proclamant, se coupant — pendant que les dieux n'entendent pas.

Doux prêtre du Philistin, le voici qui va l'amble agréablement hors des buts, et, à travers maint volume, esquivant l'assertion scientifique — « babille des prés verts ».

Ainsi s'est follement confondu l'Art avec l'éducation — pour que tout le monde fût sur le même pied.

Or, si le poli, l'affinement, la culture et les manières, ne sont en rien des arguments en faveur d'un résultat artistique, on ne peut d'autre part reprocher à l'érudit le plus accompli ou au plus parfait homme du monde le fait d'être absolument sans yeux pour la peinture, sans oreille pour la musique — de préférer dans son cœur l'estampe populaire imprimée, à

l'égratignure de la pointe d'un Rembrandt, ou les chants de salle publique à la symphonie « en ut mineur » de Beethoven.

Qu'il ait seulement l'esprit de le dire, et de n'en pas juger l'aveu comme une preuve d'infériorité.

L'Art a lieu par hasard — aucun bouge n'en est l'abri, aucun prince ne peut compter dessus, la plus vaste intelligence ne le peut produire, et le chétif effort à le rendre universel tourne en farce ou préciosité.

Il en est de cela comme il doit être et toutes les tentatives pour faire autrement sont dues à l'éloquence des ignorants, et au zèle des infatués.

La démarcation est claire — loin de moi le projet d'y lancer un pont — pour qu'on pousse de l'autre côté les gens que cela assomme. Non, je leur voudrais épargner une nouvelle fatigue, je voudrais venir à leur secours et soulever de leurs épaules cet incubé de l'Art.

Pourquoi, après des siècles de liberté et d'indifférence, leur serait-il maintenant sur le dos jeté par les aveugles — jusqu'à ce que, lassés et démontés, ils ne sachent plus comment ils doivent manger ou boire — rester assis ou debout — ni avec quoi ils doivent s'habituer — sans affliger l'Art.

Mais, attention ! on discourt fort au-dehors !

Triomphalement on crie : Prenez garde ! la chose nous concerne en vérité. Nous avons aussi notre participation à tout vrai Art ! — en effet, rappelez-vous la « touche unique de nature » qui « rend parent le monde entier ».

Oui, certes : mais ne suppose pas le braque à tort et à travers que Shakespeare ici lui tend un passe-port pour le paradis et lui accorde d'élever la voix entre les élus. Apprenez plutôt que, du fait même de cette parole, il est condamné à rester dehors — et à continuer avec le commun.

Cette unique corde qui avec tous vibre — cette « touche unique de nature » qui réclame un écho de chacun — qui explique la popularité du « taureau » de Paul Potter — qui excuse le prix de la « Conception » de Murillo — cette unique sympathie tacite qui pénètre l'humanité, est — la Vulgarité !

La Vulgarité — sous l'influence fascinante de qui la « masse » a coudoyé « l'élite » et la sphère exquise de l'Art fourmille de la cohue ivre

des médiocrités, dont les meneurs jasant et conseillent, haussent le ton, là où les dieux autrefois chuchotaient pour parler.

Et voici que s'avance de leur milieu le Dilettante à fières enjambées. L'amateur est lâché. La voix de l'esthète s'entend par la terre, et la catastrophe plane.

L'intrusion appelle la vengeance des dieux, et le ridicule menace les belles filles de ce pays.

Et voici de curieuses converties à un fatidique culte, en lequel tout l'instinct d'attrait — l'étincelle et la fraîcheur — tout le souriant de la femme — va le céder à une étrange vocation pour le déplaisant, — et cela même au nom des Grâces.

Est-ce que ce mélange chagrin, mal à l'aise, gêné, et tout confus de mauvaise honte et d'affirmation affolée, peut s'appeler artistique et prétendre à un cousinage avec l'Art — qui se délecte dans la claire, friande, vive gaîté de la beauté ?

Non ! — mille fois non ! cela est sans rapport avec nous.

Nous ne voulons avoir rien à faire avec. Forcés au sérieux, afin de cacher leur vide, ils n'osent sourire. —

Tandis que l'artiste, dans sa plénitude de tête et de cœur, est heureux, et rit haut, et se complaît dans sa force, et se réjouit de la pompeuse prétention — de la solennelle sottise qui l'entoure.

Car l'Art et la joie vont de pair, le hardi visage ouvert, tête haute, la main prête — ne craignant rien et ne redoutant pas sa nudité.

Sachez donc, vous, toutes les belles femmes, que nous sommes avec vous. N'accordez d'attention, nous vous en prions, à ces hauts cris poussés par le messéant — à cette suprême défense du commun.

— Cela ne vous concerne pas.

Votre instinct, même est proche de la vérité — votre esprit à vous, un guide bien plus sûr, sur les insinuant hardiesses d'Apollons à talons lourds.

Quoi ! vous lèverez-vous à suivre le premier joueur de flûte qui vous mène le long de la Ruelle aux Hardes, un jour dominical, ramasser, pour le porter la semaine, entre la morne défroque des siècles, de quoi vous parer ? et que, sous la gaucherie du travestissement, nous ayons peine à trouver vos vraies délicates personnes ! Oh ! fi ! Est-ce que le monde est donc épuisé ! et faut-il nous en retourner parce que le pitre donne un coup de pouce dans le sens opposé.

Se costumer n'est pas s'habiller.

Et quiconque met la garde-robe peut ne pas être docteur en goût.

Car, de quelle autorité seront-ils ces jolis maîtres ! regardez bien, et qu'ils n'ont rien inventé — rien agencé en vue du charme.

A tout hasard, de leurs épaules tombent les vêtements du marchand à la toilette — combinant dans leur personne la diaprure de genres nombreux avec le bariolé placard du cabotin.

Placés comme un avertissement et un poteau indicateur du danger, ils montrent l'effet désastreux de l'Art sur les classes moyennes.

Pourquoi ces sourcils levés en dépréciation du présent — ce pathos par rapport au passé ? Si l'art est rare aujourd'hui, il n'eut jusque maintenant lieu que par intervalles. C'est faux d'enseigner qu'il y a décadence.

Le maître demeure hors de toute relation avec le moment où il se hasarde — un monument de solitude qui induit à la tristesse, n'ayant pas de part aux progrès des hommes ses semblables.

Il n'est, aussi, pas plus le produit de la civilisation, que ne dépend la vérité scientifique affirmée de la sagesse d'une époque. Cette affirmation requiert l'homme pour la faire. La vérité fut dès le commencement.

Ainsi l'art se limite à l'infini, et y commençant ne peut progresser.

Une tacite marque de son indépendance chagrine rejetant toute avance étrangère, est dans sa condition d'absolue immutabilité et son mode d'accomplissement depuis le commencement du monde.

Le peintre n'a que le même crayon, le sculpteur le ciseau des siècles.

Les couleurs ne sont pas en progrès depuis que fut tiré pour la première fois le lourd rideau de la nuit, et que se révéla l'adorabilité de la lumière.

Ni chimiste ni ingénieur ne peuvent fournir de nouveaux éléments du chef-d'œuvre.

Fausse encore, cette fable d'un lien entre la grandeur de l'Art et les vertus de l'État, car l'Art ne vit pas des nations, et les peuples peuvent s'effacer de la face de la terre, mais l'Art est.

Il est grand temps en vérité que devant l'Art nous rejetions le poids de la responsabilité et de l'association et sachions que d'aucune manière nos vertus ne s'emploient à sa fortune, nos vices d'aucune manière ne mettent empêchement à son triomphe.

Qu'elle est fastidieuse, sans espoir et surhumaine, la tâche à soi imposée par la nation ; et sublimement vaine la croyance que celle-ci doit noblement vivre, ou l'Art périr !

Rassurons-nous, notre vertu reste l'objet de notre choix. Nous n'influençons pas l'Art.

Mobile divinité, capricieuse, un sens chez elle puissant de la joie ne tolère rien de morne ; et ne vivions-nous jamais si immaculés, elle peut nous tourner le dos.

Comme de temps immémoriaux elle a agi avec les Suisses, dans leurs montagnes.

Quel peuple plus digne ! lui dont chaque cavité alpestre bâille la tradition, regorge de noble histoire et, pourtant tout erreur et mépris, il n'a cure et les fils des patriotes en restent à l'horloge qui fait tourner le moulin, ou au subit coucou, refermant sa boîte.

C'est pour ceci que Tell fut un héros, pour ceci que mourut Gessler.

L'Art, coquine cruelle, n'y regarde et s'endurcit le cœur, et fuit à l'Orient, trouver, chez les mangeurs d'opium de Nankin, un favori près de qui avec charme elle s'attarde, caressant sa porcelaine bleue, peignant ses sages demoiselles, et marquant ses assiettes des six marques de choix — indifférente, dans sa camaraderie avec lui, à tout excepté sa vertu d'affinement.

Tel celui qui l'invite, celui qui la retient.

La revoici dans l'Ouest, pour que son autre amant enfante la galerie à Madrid, et apprenne au monde comme quoi le Maître domine par-dessus tout ; et dans leur intimité, ils jubilent, elle et lui, de ce savoir ; lui connaît le bonheur goûté par nul mortel.

Elle est fière de son compagnon, et promet que dans les ans futurs d'autres iront par ce chemin et comprendront.

Ainsi de tout temps cette superbe personne se tournera-t-elle vers l'homme digne de son amour, et l'Art recherche l'artiste seul.

Où il est, elle apparaît, et demeure avec lui, fertile et aimante, ne l'abandonnant pas aux moments d'espoir différé — ou d'insulte — ou de vil malentendu ; et quand il meurt, tristement elle prend son vol, tout en s'arrêtant encore à la contrée, par un reste de chère association, mais refusant qu'on la console¹.

¹ Et c'est ainsi que l'on a l'influence éphémère de la mémoire du Maître — l'éclat dernier, qui réchauffe pour un temps l'ouvrier et le disciple.

Avec l'homme donc, et pas avec la multitude, sont ses privautés ; et au livre de sa vie, rares, les noms inscrits — certes, sobre la liste de ceux-là qui aidèrent à écrire son histoire de beauté et d'amour.

De la matinée de soleil où, avec son Grec glorieux, attendrie, elle concéda le secret de la répétition des lignes, quand, la main dans la sienne, ils marquaient ensemble dans le marbre le rythme lu d'un membre charmant et de draperies coulant à l'unisson ; jusqu'au jour où elle trempa le pinceau de l'Espagnol dans l'air et la lumière et vit le peuple entier dans ses cadres vivre, et tenir sur ses jambes, pour que toutes noble grâce, tendresse, et magnificence leur appartinssent de droit : des siècles avaient passé et peu avaient fixé son choix.

Innombrable, en effet, la horde des prétendants. Mais elle ne les connut pas. Masse grossie, bouillonnante, active dont la vertu a été le labeur; ce labeur, le vice.

Leurs noms vont remplir le catalogue de collections chez eux, de galeries à l'étranger, pour la délectation du commis voyageur et du critique.

Aussi avons-nous motif d'être joyeux ! et de rejeter tout souci — résolu à savoir que tout est bien — comme ce le fut toujours — et qu'il ne convient pas qu'on nous crie, et qu'on nous presse d'agir en sorte.

Avons-nous assez enduré de tristesse ! Nous sommes certainement las de pleurer et les larmes nous ont été soutirées faussement, car elles ont évoqué le deuil ! quand il n'y avait pas de chagrin ; hélas ! et quand tout est beau.

Nous n'avons donc qu'à attendre — jusqu'à ce que, sur lui le signe des dieux, revienne parmi nous l'élu — qui continuera ce qui a eu lieu avant. Satisfaits que, jamais ne dût-il même apparaître, l'histoire du Beau soit complète déjà — taillée dans les marbres du Parthénon — et brodée, avec des oiseaux, sur l'éventail d'Hokusai — au pied du Fusi-yama.

DE M. WHISTLER

DOSSIER DU TEN O'CLOCK



Whistler

« Voici le Whistler. Je préfère ne le revoir avec Griffin que mis en page et propre : envoyez-le-moi donc aussitôt que nettoyé, il n'y aura plus du reste à corriger que les fautes laissées par l'imprimeur. Alors nous conviendrons avec Griffin, si cela lui agréé de la suppression de son nom : et je vous demanderai le temps de communiquer la chose à Duret qui m'en a prié. Mais récrivez vite à Whistler, pour que cela puisse passer dans ce numéro de la revue, puisque la publication en article n'est que la conséquence de l'autre en brochure. » **Stéphane Mallarmé**, lettre du 20 avril 1888 à Édouard Dujardin.

« Quoique sachant fort bien l'anglais, Mallarmé, qui traduisait Whistler était parfois embarrassé pour rendre certaines allusions de l'auteur à quelques côtés de la vie anglaise, incompréhensibles pour tout autre que pour un Anglais. Il me demandait alors de lui expliquer Art is not the tours. J'en explique le sens à Mallarmé qui me dit : « Je ne peux pourtant pas écrire : l'Art fait le trottoir » ; puis il réfléchit un instant et dit : « l'Art court la rue. » Tout le texte y passa. Je vous laisse à penser quelle admirable leçon de français ce fut pour nous. » (George Moore, *Nouvelles Littéraires*, 13 octobre 1923.)

« Me voici content que vous le soyez, répondit celui-ci. J'ai fait comme pour moi, naturellement, et cela m'a été d'autant plus facile que je sympathisais tant avec votre vision de

DE M. WHISTLER

l'art. Merci de l'amicale intelligence du moindre de mes efforts ; mais surtout de l'aide absolument précieuse que vous m'apportez après coup, en détail et avec une si jolie netteté. J'en ai déjà fait mon profit. » Lettre de **Whistler** à Mallarmé.

« Mallarmé, mon ami, êtes-vous à Paris ? Vous, je voudrais vous voir, de vous je voudrais serrer la main. Vous, vous comprenez tout. Vous avez compris celle qui s'est enfuie, et vous comprenez sans doute pourquoi je reste.

« Pour moi, je ne comprends rien, sinon que Mallarmé m'aime et que nous aimons toujours Mallarmé. » Lettre de **Whistler** à Mallarmé (1897).

« Je rentre et je vous écris ces deux mots, mon cher Mallarmé, sans autrement réfléchir aux conventions qui rappellent la vérité amère : il faut se méfier de la première pensée, elle est souvent la bonne.

« Je traverse Paris et je rentre à Londres pour me retrouver seul et timide avec mon travail (qui m'en voudra peut-être de l'avoir quitté) et pour faire face riante et brave à mes ennemis.

« Je suis enfin toujours seul — seul comme a dû l'être Edgar Poe, à qui vous m'avez trouvé d'une certaine ressemblance. Mais en vous quittant, il me semble dire adieu à un autre moi, — seul dans votre Art comme je le suis dans le mien, — et en vous serrant la main ce soir j'ai éprouvé le besoin de vous dire combien je me sens attiré vers vous, — combien je suis sensible à toutes les intimités de pensée que vous m'avez témoignées. » Lettre de **Whistler** à Mallarmé (non datée).

Whistler

Selon qui je défie
Les siècles, en lithographie.

M

DE M. WHISTLER

BILLET

Pas les rafales à propos
De rien comme occuper la rue
Sujette au noir vol de chapeaux ;
Mais une danseuse apparue

Tourbillon de mousseline ou
Fureur éparse en écumes
Que soulève par son genou
Celle même dont nous vécûmes

Pour tout, hormis lui, rebattu
Spirituelle, ivre immobile
Foudroyer avec le tutu,
Sans se faire autrement de bile

Sinon rieur que puisse l'air
De sa jupe éventer Whistler

Stéphane Mallarmé, *Poésies*.

DE M. WHISTLER

Mr Whistler's Ten O'Clock

Ladies and Gentlemen! –

It is with great hesitation and much misgiving that I appear before you, in the character of – The Preacher –

If timidity be at all allied to the virtue modesty, and can find favor in your eyes, I pray you, for the sake of that virtue, accord me your utmost indulgence –

I would plead for my want of habit, did it not seem preposterous, judging from precedent, that aught save the most efficient effrontery, could be ever expected in connection with my subject – for I will not conceal from you, that I mean to talk about Art! Yes, Art – that has, of late become, as far as much discussion and writing can make it, a sort of common topic for the Tea table. –

Art is upon the Town! – to be chucked under the chin, by the passing gallant! – to be enticed within the gates of the house-holder – to be coaxed into company, as a proof of culture and refinement! –

If familiarity can breed contempt, certainly Art, or what is currently taken for it, has been brought to its lowest stage of intimacy! –

The people have been harrassed with Art in every guise – and vexed with many methods, as to its endurance – They have been told how they shall love Art! and live with it – Their homes have been invaded – their walls covered with paper – their very dress taken to task, – until roused at last, bewildered and filled with the doubts and discomforts of senseless suggestion, they resent such intrusion, and cast forth the false prophets, who have brought the very name of the beautiful into disrepute, – and derision upon themselves. –

Alas! ladies and gentlemen – Art has been maligned – she has nought in common with such practices – She is a goddess of dainty thought – reticent of habit – abjuring all obtrusiveness – proposing in no way to better others –

She is withal selfishly occupied with her own perfection only – having no desire to teach – seeking and finding the beautiful in all conditions, and in all times – As did her high priest Rembrandt, when he saw picturesque grandeur and noble dignity in the Jews' quarter of Amsterdam – and lamented not that its inhabitants were not Greeks. –

As did Tintoret and Paul Veronese, among the Venetians – while not halting to change the brocaded silks for the classic draperies of Athens. – –

As did, at the Court of Philip, Velasquez, whose Infantas clad in inaesthetic hoops, are, as works of Art, of the same quality as the Elgin marbles –

No reformers were these great men – no improvers of the ways of others! – Their productions, alone, were their occupation, and, filled with the poetry of their science, they required not to alter their surroundings – for as the laws of their Art were revealed to them, they saw, in the developement of their *work*, that real beauty, which, to them, was as much a matter of certainty and triumph, as is to the astronomer, the verification of the result, foreseen, with the light given to him alone. – In all this, their world was completely severed from that of their fellow creatures, with whom, sentiment is mistaken for poetry, and for whom, there is no perfect work, that shall not be explained by the benefit conferred upon themselves – Humanity takes the place of Art – and God's creations are excused by their usefulness –

Beauty is confounded with Virtue, and, before a work of Art, it is asked: "What good shall it do?" –

Hence it is that nobility of action, in this life, is hopelessly linked with the merit of the work that portrays it – and thus the people have acquired the habit of looking, as who should say, not *at* a picture, but

through it, at some human fact, that shall, or shall not, from a social point of view, better their mental, or moral state – So we have come to hear of the painting that elevates, – and of the duty of the painter – of the picture that is full of thought – and of the panel that merely decorates. –

A favorite faith, dear to those who teach, is that certain periods were especially artistic, and that nations, readily named, were notably lovers of Art. –

So we are told that the Greeks were, as a people, worshippers of the beautiful, and that in the fifteenth century, Art was engrained in the multitude –

That the great masters lived, in common understanding with their patrons – that the early Italians were artists – all! – and that the demand for the lovely thing, produced it. –

That we of today, in gross contrast to this Arcadian purity, call for the ungainly, and obtain the ugly –

That could we but change our habits and climate – were we willing to wander in groves – could we be roasted out of broadcloth, were we to do without haste, and journey without speed, we should again *require* the spoon of Queen Anne, and pick at our peas with the fork of two prongs! And so, for the flock, little hamlets grow, near Hammersmith, and the steam horse is scorned. –

Useless! quite hopeless and false is the effort! – built upon fable, and all because "a wise man has uttered a vain thing and filled his belly with the East wind". –

Listen! – there *never* was an artistic period! –

There *never* was an art loving nation –

In the beginning, man went forth each day – some to do battle – some to the chase – others again to dig and to delve in the field – all that they might gain, and live – or lose and die. – until there was found

among them, one, differing from the rest – whose pursuits attracted him not – and so he staid by the tents, with the women, and traced strange devices, with a burnt stick, upon a gourd. –

This man, who took no joy in the ways of his brethren, who cared not for conquest, and fretted in the field – this designer of quaint patterns – this deviser of the beautiful, who perceived in nature about him, curious curvings, – as faces are seen in the fire – This dreamer apart – was the *first* artist. –

And when, from the field and from afar, there came back the people, they took the gourd and drank from out of it.

And presently there came to this man another – and, in time others – of like nature – chosen by the Gods – and so they worked together – and soon they fashioned, from the moistened earth, forms resembling the gourd – and, with the power of creation, the heirloom of the artist, presently they went beyond the slovenly suggestion of Nature – and the first vase was born, in beautiful proportion –

And the toilers tilled, and were athirst, – and the heroes returned from fresh victories, to rejoice and to feast – and all drank alike from the Artists goblets, fashioned cunningly – taking no note the while of the craftsman's pride and understanding not his glory in his work – drinking, at the cup, not from choice, not from a consciousness that it was beautiful – but because, forsooth, there was none other! –

And time, with more state, brought more capacity for luxury, and it became well that men should dwell in large houses and rest upon couches, and eat at tables – whereupon the artist, with his artificers, built palaces, and filled them with furniture, beautiful in proportion, and lovely to look upon –

And the people lived in marvels of Art – and eat and drank out of Masterpieces – for there was nothing else to eat and to drink out of – and no bad building to live in – no article of daily life – of luxury, or of necessity that had not been handed down from the design of the Master, and made by his workmen –

And the people questioned not – and had nothing to say in the matter –

So Greece was in its splendour – and Art reigned supreme – by force of fact – not by election – and there was no muddling from the outsider – The mighty warrior would no more have ventured to offer a design for the temple of Pallas Athene, than would the ‘sacred’ poet have proffered a plan for constructing the catapult –

And the Amateur was unknown – and the Dilettante undreamed of –

And history wrote on – and conquest accompanied civilisation – and Art spread – or rather its products were carried by the victors among the vanquished from one country to another – And the customs of cultivation covered the face of the earth – so that all peoples continued to use what *the artist alone produced* –

And centuries passed in this using, and the world was flooded with all that was beautiful – until there arose a new class who discovered the cheap –

and foresaw fortune in the facture of the sham –

Then sprang into existence, the tawdry – the common – the gewgaw –

The *taste* of the tradesman, supplanted the *science* of the artist – and what was born of the million, went back to them – and charmed them – for it was after their own heart – and the great and the small, the statesman and the slave, took to themselves the abomination that was tendered, and preferred it, and have lived with it ever since –

And the Artists occupation was gone – and the manufacturer and the huckster took his place –

And now the heroes filled from the jugs, and drank from the bowls, with understanding – noting the glare of their new bravery, and taking pride in its worth.

And the people, this time, had much to say in the matter – and all were satisfied – and Birmingham and Manchester arose in their might, and

Art was relegated to the curiosity shop –

Nature contains the elements of color and form of all pictures – as the keyboard contains the notes of all music –

but the artist is born to pick, and choose, and group with science, these elements, that the result may be beautiful – as the musician gathers his notes, and forms his chords, until he brings forth from chaos, glorious harmony. –

To say to the painter, that nature is to be taken, as she is, is to say to the player, that he may sit on the piano! –

That Nature is always right, is an assertion, artistically, as untrue, as it is one whose truth is universally taken for granted – Nature is very rarely right, to such an extent even, that it might almost be said that Nature is usually wrong – that is to say – the condition of things that shall bring about the perfection of harmony worthy a picture, is rare, and not common at all –

This would seem, to even the most intelligent, a doctrine almost blasphemous – So incorporated with our education has the supposed aphorism become, that its belief is held to be part of our moral being – and the words themselves have, in our ear, the ring of religion! – Still, seldom does nature succeed in producing a picture – –

The sun blares – and the wind blows from the East – the sky is bereft of cloud – and without, all is made of iron – The windows of the Crystal Palace are seen from all points of London – the holiday maker rejoices in the glorious day – and the painter turns aside to shut his eyes –

How little this is understood, and how dutifully the casual in Nature, is accepted as sublime, may be gathered from the unlimited admiration, daily produced, by a very foolish sunset –

The dignity of the snowcapped mountain is lost in distinctness – but the joy of the tourist is to recognise the traveller on the top – The

desire to see, for the sake of seeing, is, with the mass, alone the one to be gratified – hence the delight in detail – and when the evening mist clothes the riverside with poetry, as with a veil – and the poor buildings lose themselves in the dim sky – and the tall chimneys become campanile – and the warehouses are palaces in the night – and the whole city hangs in the heavens, and faireyland is before us – then the wayfarer hastens home – the working man and the cultured one – the wise man and the one of pleasure – cease to understand, as they have ceased to see – and Nature, who for once, has sung in tune, sings her exquisite song to the Artist alone, her son and her master – her son in that he loves her, her master in that he knows her –

To him her secrets are unfolded – to him her lessons have become gradually clear – He looks at her flower, not with the enlarging lens, that he may gather facts for the botanist, but, with the light of the one, who sees, in her choice selection of brilliant tones and delicate tints, suggestions of future harmonies –

He does not confine himself to purposeless copying, without thought, each blade of grass, as commended by the inconsequent – but, in the long curve of the narrow leaf, corrected by the straight tall stem, he learns how grace is wedded to dignity, how strength enhances sweetness, that elegance shall be the result. –

In the citron wing of the pale butterfly with its dainty spots of orange – he sees before him the stately halls of fair gold, with their slender saffron pillars – and is taught how the delicate drawing, high upon the walls, shall be traced in tender tones of orpiment, and repeated by the base, in notes of graver hue –

In all that is dainty, and loveable, he finds hints for his own combinations, and *thus* is Nature ever his resource – and always at his service – and to him is naught refused –

Through his brain, as through the last alembic, is distilled the refined essence of that thought which began with the Gods, and which they left him to carry out –

Set apart by them to complete their works, he produces that wondrous thing called the masterpiece, which surpasses in perfection, all that they have contrived in what is called Nature, and the Gods stand by, and marvel – and perceive how far away more beautiful is the Venus of Melos, than was their own Eve. –

For some time past the unattached writer has become the middleman in this matter of Art – and his influence, while it has widened the gulf between the people and the painter, has brought about the most complete misunderstanding as to the aim of the picture –

For him, a picture is more or less a hieroglyph or symbol of story – Apart from a few technical terms, for the display of which he finds an occasion, the work is considered absolutely from a literary point of view – indeed from what other can he consider it – and in his essays he deals with it, as with a novel, a history or an anecdote. –

He fails entirely, and most naturally to see its excellencies, or demerits, artistic, and so degrades Art – as supposing it a method of bringing about a literary climax –

It thus, in his hands, becomes mainly a method of perpetrating something further, and its mission is made a secondary one, even as a means is second to an end –

The thoughts emphasized, noble or other, are inevitably attached to the incident – and become more or less noble, according to the eloquence or mental quality of the writer, who looks, the while, with disdain, upon what he holds as "mere execution" – a matter belonging, he believes, to the training of the schools, and the reward of assiduity – So that as he goes on, with his translation, from canvas to paper, the work becomes his own – He finds poetry, where he would feel it, were he himself transcribing the event – invention, in the intricacy of the *mise en scène* – and noble philosophy in some detail of philanthropy – courage, modesty, or virtue suggested to him by the occurrence –

All this might be brought before him and appeal to his imagination, by a very poor picture – indeed I might safely say that it generally is –

Meanwhile, the *painter's* poetry, is quite lost to him – The amazing invention that shall have put form and color into such perfect harmony that exquisiteness is the result, is without understanding – the nobility of thought that shall have given the artist's dignity to the whole, says to him absolutely nothing. –

So that his praises are published, for virtues we would blush to possess – while the great qualities that distinguish the one work from the thousand, that make of the masterpiece the thing of beauty that it is, – have never been seen at all – –

That this is so, we can make sure of by looking back at old Reviews upon past Exhibitions, and reading the flatteries lavished upon men who have since been forgotten altogether, – but upon whose works the language has been exhausted in rhapsodies that left nothing for the National Gallery! –

A curious matter in its effect upon the judgement of these gentlemen, is the accepted vocabulary of poetic symbolism that helps them by habit in dealing with nature – A mountain to them, is synonymous with height – a lake, with depth – the ocean with vastness – the sun with glory –

So that a picture with a mountain, a lake and an Ocean, however poor in paint, is inevitably lofty – vast – 'infinite' and 'glorious' on paper –

There are those also, sombre of mien, and wise with the wisdom of books, who frequent museums and burrow in crypts – Collecting – comparing – compiling – classifying – contradicting. – Experts these – for whom a date is an accomplishment – a hall-mark, success – Careful in scrutiny, are they, and conscientious of judgement – Establishing, with due weight, ... unimportant reputations – discovering the picture, by the stain on the back – testing the Torso, by the leg that is missing – filling folios with doubts on the way of that limb – disputatious and dictatorial, concerning the birthplace ... of inferior persons – speculating ... in much writing, upon the great worth of bad work – ... True clerks of the collection, they mix memoranda

with ambition – and reducing Art to Statistics, they ‘file’ the Fifteenth Century and pigeonhole the Antique! –

Then the ‘Preacher’ – appointed! – He stands in high places – harangues and holds forth – Sage of the Universities – learned in many matters, and of much experience in all save his subject –

Exhorting – denouncing – directing –

Filled with worth and Earnestness –

Bringing powers of persuasion and polish of language to prove – nothing! –

Torn with much teaching – having naught to impart –

Impressive – important – shallow

Defiant – distressed – desperate –

crying out, and cutting himself while the Gods hear not –

gentle-priest of the Philistine, withal, again he ambles pleasantly from all point, and, through many volumes, escaping scientific assertion, "babbles of green fields" –

So Art has become foolishly confounded with education – that all should be equally qualified

Whereas, while polish, refinement, culture and breeding, are, in no way, arguments for artistic result, it is also no reproach to the most finished scholar or greatest gentleman in the land that he be absolutely without eye for painting, or ear for music – that in his heart he prefer the popular print to the scratch of Rembrandts needle – or the songs of the Hall to Beethovens ‘C minor Symphony’ –

if he have but the wit to say so – and do not feel the admission a proof of inferiority –

Art happens – no hovel is safe from it – no Prince may depend upon it – the vastest intelligence cannot bring it about – and puny efforts to make it universal end in quaint comedy – and coarse farce –

This is as it should be – and all attempts to make it otherwise are due to the eloquence of the ignorant – the zeal of the conceited – The boundary line is clear – Far from me to propose to bridge it over, that the pestered people be pushed across –

No! I would save them from further fatigue – I would come to their relief, and would lift from their shoulders this incubus of Art! –

Why, after centuries of freedom from it, and indifference to it, should it now be thrust upon them by the blind! – until wearied and puzzled they know no longer how they shall eat or drink – how they shall sit or stand – or wherewithal they shall clothe themselves – without afflicting
Art! –

But lo! there is much talk without! –

Triumphantly they cry 'Beware'! – This matter does indeed concern art! – We also have our part in all true Art! – for remember the "one touch of Nature", that, "makes the whole world kin!" –

True indeed – but let not the unwary jauntily suppose that Shakespeare herewith hands him, his passport to Paradise – and thus permits *him* speech among the chosen – Rather learn that, in this very sentence, he is condemned to remain without – to continue with the common –

This one chord that vibrates with all – this "one touch of nature" that calls aloud to the response of each – that explains the popularity of the Bull of Paul Potter –

that excuses the price of Murillo's Conception – this one unspoken sympathy that pervades humanity – is Vulgarly! –

Vulgarity – under whose fascinating influence 'the many' have elbowed 'the few' – and the gentle circle of Art swarms with the

intoxicated mob of mediocrity, whose leaders prate and council, and call aloud, where the Gods once spoke in whisper! –

And *now* from their midst the Dilettante stalks abroad! – The Amateur is loosed – the voice of the Aesthete is heard in the land – and catastrophe is upon us! –

The medler beckons the vengeance of the Gods – and ridicule threatens the fair daughters of the land . –

For there are curious converts to a weird Culte, in which, all instinct for attractiveness – all freshness and sparkle – all woman's winsomeness, is to give way to a strange vocation for the unlovely! – and this desecration, in the name of the Graces! –

Shall this gaunt, ill at ease – distressed – abashed mixture of mauvaise honte and desperate assertion, call itself artistic – and claim cousinship with the artist? – who delights in the dainty – the sharp bright gaiety of beauty! –

No! a thousand times no! – Here are no connections of ours! –

We will have nothing to do with them –

Forced to seriousness, that emptiness may be hidden – they dare not smile –

While the artist, in fulness of heart and head, is glad and laughs aloud – and is happy in his strength – and is merry at the pompous pretention – the solemn silliness that surrounds him! –

For Art and Joy go together – with bold openness – and high head and ready hand – fearing naught – and dreading no exposure –

Know then all beautiful women, that we are with you – pay no heed we pray you to this outcry of the unbecoming – this last plea for the plain! –

It concerns you not –

Your own instinct is near the truth – your own wit far surer guide than the untaught ventures of these thick headed Apollos! –

What! will you come up and follow the first piper that leads you down Petticoat Lane, there, on a Sabbath, to gather, for the week, from the dull rags of Ages, wherewith to bedeck yourselves! – that beneath your travestied awkwardness, we have trouble to find your own dainty selves! Oh fi! – Is the world then exhausted! – and must we go back, because the thumb of the mountebank jerks the other way? –

Costume is not dress –

and the wearers of wardrobes may not be doctors of 'taste'! – For by what authority shall these be pretty masters! – Look well, and nothing have they invented! – nothing put together for comeliness' sake –

Haphazard from their shoulders hang the garments of the Hawker – combining in their person, the motley of many manners, with the medley of the mummers' closet –

Set up as a warning, and a fingerpost of danger – they point to the disastrous effect of Art upon the Middle Classes –

Why this lifting of the brow in deprecation of the present? – this pathos in reference to the past! –

If Art be rare today, it was seldom heretofore –

It is false this teaching of decay –

The Master stands in no relation to the moment at which he occurs – a monument of isolation – hinting at sadness – having no part in the progress of his fellow men –

He is also no more the product of civilisation than is the scientific truth asserted, dependent upon the wisdom of a period. – The assertion itself requires the *man* to make it – the truth was from the beginning. –

So Art is limited to the infinite, and beginning there cannot progress –

A silent indication of its wayward independence from all extraneous advance, is the absolutely unchanged condition and form of implement, since the beginning of things –

The painter has but the same pencil – the sculptor the chisel of centuries –

Colours are not more since the heavy hangings of night were first drawn aside, and the loveliness of light revealed! –

Neither Chemist nor Engineer can offer new elements of the Masterpiece –

False again is the fabled link between the grandeur of Art, and the glories and virtues of the State – for Art feeds not upon Nations – and peoples may be wiped from the face of the Earth, but Art *is* –

It is indeed high time that we cast aside the weary weight of responsibility and copartnership – and know that, in no way, do our virtues minister to its worth – in no way, do our vices impede its triumph! –

How irksome! how hopeless! how superhuman the self imposed task of the Nation! – how sublimely vain the belief that it shall live nobly – or Art perish! –

Let us reassure ourselves – at our own option, is our virtue – Art, we in no way affect –

A whimsical Goddess – and a capricious – her strong sense of joy tolerates no dulness – and live we never so spotlessly, still may she turn her back upon us –

As, from time immemorial, has she done upon the Swiss in their mountains –

What more worthy People! – whose every Alpine gap yawns with tradition, and is stocked with noble story – and yet the perverse and scornful one will none of it – and the sons of Patriots are left with the

clock that turns the mill, or the sudden Cookoo, with difficulty restrained in its box –

For this was Tell a hero! – for this did Gessler die! –

Art, the cruel jade cares not – and hardens her heart, and hies her off to the East – to find, among the opium eaters of Nankin, a favorite with whom she lingers fondly – carressing his blue porcelain, and painting his coy maidens – and marking his plates with her six marks of choice – indifferent, in her companionship with him, to all save the virtue of his refinement! –

He it is who calls her – *he* who holds her –

And again to the West that her next lover may bring together the gallery at Madrid – and show the World how the Master towers above all – and in their intimacy they revel, he and she, in this knowledge – and he knows the happiness untasted by other mortel –

She is proud of her comrade – and promises that in after years others shall pass that way and understand –

So in all time does this superb one cast about for the man worthy her love – and Art seeks the Artist alone –

Where *he* is, there *she* appears – and remains with him – loving and fruitful – turning never aside in moments of hope deferred – of insult and of ribald misunderstanding –

and when he dies, she sadly takes her flight – though loitering yet in the land – from fond association – but refusing to be consoled. –

And so have we the ephemeral influence of the Master's memory – the afterglow, in which are warmed, for awhile, the worker and disciple –

With the *man*, then, and not with the multitude are her intimacies – and in the book of her life, the names inscribed are few – scant indeed the list of those who have helped to write her story of love and beauty –

From the sunny morning, when, with her glorious Greek, relenting,
she yielded up the secret of repeated line, as, with his hand in hers,
together they marked, in marble, the measured rhyme of lovely limb,
and draperies flowing in unison,

to the day, when she dipped the Spaniard's brush in light and air, and
made his people *live* within their frames, and *stand upon their legs* –
that all nobility, and sweetness, and tenderness, and magnificence
should be theirs by right, –

ages had gone by, and *few* had been her choice! –

Countless, indeed, the horde of pretenders! –

but she knew them not! – a teeming, seething, busy mass! – whose
virtue was Industry – and whose Industry was vice –

Their names go to fill the catalogue of the Collection at home – of the
Gallery Abroad – for the delectation of the bagman, and the Critic! –

Therefore have we cause to be merry! – and to cast away all care –
resolved that all is well, as it ever was – and that it is not meet that we
should be cried at, and urged to take measures –

Enough have we endured of dullness! – Surely are we weary of
weeping – and our tears have been cozened from us falsely – for they
have called out 'woe'! when there was no grief – and alas! where all is
fair –

We have then but to wait – until, with the mark of the Gods upon him,
there comes among us, again, the chosen, who shall continue what has
gone before – satisfied that even, were he never to appear, the story of
the beautiful is already complete – hewn in the marbles of the
Parthenon, and broidered, with the birds, upon the fan of Hokusai – at
the foot of Fusihama –

Sommaire

LE « TEN O’CLOCK ».....	5
DOSSIER DU TEN O’CLOCK.....	20
BILLET.....	24
Mr Whistler's Ten O’Clock.....	26

Textes numérisés par François DIREZ, pour le site www.mallarme.net/

Licence [Creative Commons](#)

